

Critique - Jeune Public - Huy

Le ciel de la route

Randonnée contée

Par Michel VOITURIER

Publié le 19 août 2012

Elles sont trois femmes. Elles sont là afin d'effectuer des tâches manuelles. Entre elles et entre-temps, elles racontent des histoires qu'elles inventent ou ont vécues, nul ne sait, même pas elles. Sauf qu'elles sont issues de pays différents, de mentalités différentes, comme les musiques qui les introduisent ou les accompagnent.

Debout à l'avant-scène, trois comédiennes nous attendent. Dès que nous sommes installés, l'une branche une platine à l'ancienne avec son disque vinyle. Elles vont et viennent alors, apportant des accessoires utilitaires, des ustensiles hétéroclites qui finissent par constituer sous nos yeux un décor bric à brac, digne d'un grenier d'autrefois. Là-dedans et avec ces objets, chacune va se lancer dans un conte. Ses compagnonnes apporteront le soutien de leurs voix en écho, en murmures, en fond sonore. C'est Mina, la gamine urbaine au pied d'un grand ensemble. C'est Fanny, la fillette isolée dans une baraque avec son père ferrailleur. C'est Hector l'homme de glaise à la jambe de buis. Les mères sont absentes. Le papa est en partance. Les enfants sont en randonnée au sein de leurs pensées. Des parallélismes se dressent entre elles. Chaque partenaire crée autour d'elle une atmosphère très singulière. Les choses gardent leur usage mais se voient subtilement détournées. Elles deviennent plus que ce qu'elles sont. Elles se chargent d'un pouvoir surprenant tout en conservant leur apparence et leur usage. Il y a là une sorte de magie qui tient aux gestes mesurés, aux mouvements déliés, à l'aspect rituel que chaque action semble recéler. Les matières y sont pour beaucoup : la terre, l'eau, le sable, la pierre, les tissus. Peu importe que les histoires gardent un

parfum d'hermétisme. Toute cérémonie liée à un culte inconnu conserve une part de mystère pour les non-initiés. C'est bien le cas ici. Ce qui n'empêche pas une fascination accrue par la justesse de voix et de corps d'Aude Dierkens, Yasmine Laassal et Sylvie Pichrist, prêtresses d'un inconscient collectif cosmopolite.

Michel VOITURIER, Huy

Du théâtre comme on joue à la marelle

Le Soir, MAKEREEL, CATHERINE

Page 32

Samedi 18 août 2012

Scènes Les Rencontres de Théâtre Jeune Public ont démarré à Huy

Arpenter les dizaines de pièces à l'affiche des Rencontres Jeune Public de Huy, c'est un peu comme faire une partie de marelle : on joue dans la cour des enfants, on lance son caillou sur un programme bien ordonné, on atterrit dans les cases à cloche-pied (péniblement) ou les deux pieds bien ancrés (passionnément). Bref, on saute de « terre » à « ciel » (avec des hauts et des bas.)

Première leçon en ce début des Rencontres : c'est quand on s'y égratigne le genou, quand la partie s'avère plus ardue, que l'on prend le plus de plaisir à jouer. La preuve avec *Le ciel de la route* (dès 6 ans) de Une Compagnie, création formidablement audacieuse, mystérieuse et passionnante (lire ci-contre). Qu'on se le dise une bonne fois pour toutes : qui dit jeune public ne dit pas pour autant mièvre et puéril.

D'ailleurs, on croise à Huy des compagnies aux thématiques lourdes de sens. C'est le cas de *La Tête à l'Envers* que l'on avait découvert en 2010 à Huy avec *Debout !*, pièce étonnamment ludique autour du deuil d'un frère. Revoici la même équipe avec une pièce moins puissante, plus baroque : *Sur le fil*, toujours sur le thème de la mort. Glissant cette fois-ci plutôt vers le conte, la Cie a imaginé trois coiffeuses-faucheuses visiblement inspirées du mythe grec des Moires, ces filles de la Nuit qui tiraient le sort de chacun et coupaient le fil de la vie. Dans un burlesque salon de coiffure, ces dames aux exubérantes mèches de laine accomplissent leur tâche jusqu'au jour où de fantomatiques marionnettes viennent perturber le fil de leur macabre besogne. La mort donc comme obsession narrative.

*« Le plus étonnant, après avoir joué *Debout !* à Huy, c'était de voir l'énorme différence de réaction entre les adultes et les enfants face à la pièce, se souvient Stéphanie Mangez, auteur et comédienne de la troupe. Les adultes la perçoivent sur le mode de la tristesse, alors que les enfants, pas du tout. Dans les débats, les enfants étaient surtout interpellés par le rapport entre les deux soeurs. Et puis venait la question de la mort. On pouvait avoir un enfant qui racontait la mort de son voisin, et juste après, un autre qui racontait la mort de son lapin. Tout ça sur le même plan. C'est important, au moment de voir la pièce et après, que les adultes ne plaquent pas leurs émotions sur les enfants. C'est pour ça que, jouer à Huy, devant des adultes principalement, c'est étrange, ça fausse un peu les choses. Mais c'est aussi*

un luxe : ça peut ouvrir les portes d'une vaste tournée. »

Et aussi

MAKEREEL, CATHERINE

Page 32

Samedi 18 août 2012

Le Soir

« Le Ciel de la Route », du plaisir de s'égarer

Qui a dit que les Rencontres de Huy ne produisaient plus que des pièces formatées, standardisées pour plaire au plus grand nombre ? Que l'audace avait déserté l'actuelle génération du théâtre jeune public ? Avec *Le Ciel de la Route*, écrit et mis en scène par Thierry Lefèvre, Une Compagnie prouve que les planches pour enfants savent encore se faire contre-intuitives et étonnantes. Il faut accepter de se perdre par moments, de bifurquer dans une narration en labyrinthe où la poésie prime sur le fil de l'histoire. Chez Thierry Lefèvre, la route est pleine de nids-de-poule que l'enfant peut combler au fil de son imagination. Il y est question de deux petites filles très seules, d'un ferrailleur qui a à faire ailleurs, d'un bonhomme de glaise à la jambe de buis, de rêves entre terre et mer. Comme la narration, la mise en scène explose de trouvailles à partir d'un rudimentaire bric-à-brac : le corail se transforme en requin, le transistor grésille douillettement, les costumes tournicotent dans des aquariums. Dans une douceur jamais languide, les trois comédiennes font tanguer un récit étrange, écoulement d'histoires dans l'histoire comme autant de grains de sable dans une dune. Et l'on s'y abandonne les pieds en éventail.

Mères absentes à Huy

La Libre, Laurence Bertels

Mis en ligne le 18/08/2012

Coup d'envoi des Rencontres théâtre jeune public. Dans la foulée du marathon de Londres... Où l'absence de mères s'avère très présente.

L'enfance, c'est aussi se perdre, s'égarer dans des histoires qui s'entrecroisent ou s'entrechoquent, laisser le rêve, l'image et l'imaginaire l'emporter sur le réel. Comme l'annonce "Le Ciel de la route", un texte écrit et mis en scène par Thierry Lefèvre, l'un des membres fondateurs d'Une compagnie, venue nous raconter une histoire d'histoires. Une première ritournelle entêtante sur le jeu de la marelle. La nostalgie s'installe et toutes les musiques qui suivront - l'un des secrets de fabrication de cette compagnie - envoûteront le public et lui permettront parfois de se raccrocher au fil perdu. Puisqu'il y aura l'histoire de Mina, celle de Fanny, d'Hector, de la terre ou de la mer. Histoires de guerre, peut-être, de désert, si l'on veut, d'absence de mère, sûrement. Le décor s'installe peu à peu sous les yeux du public, les lumières se tamisent et redéfinissent l'espace scénique. L'enfant aux cheveux noirs en robe rouge s'inscrit dans le récit. Puis il y a cette phrase qui résonne étrangement d'*"une petite fille à genoux sur le sol terreux d'une cour carrée"*. Plus poétique que narratif, audacieux sous certains angles, "Le Ciel de la route" s'adresse sans doute autant aux adultes qu'aux enfants. Un cas de figure

qu'on reverra probablement au cours de ces Rencontres théâtre jeune public qui se déroulent du 17 au 24 août à Huy.

Avec 37 spectacles au programme pendant une semaine, voilà un festival qui est souvent comparé à un marathon. La quantité de créations présentées pose chaque année question et lorsque Christine Guillaume, directrice générale de la Culture, annonce dans son discours d'ouverture qu'il faudra débattre de l'organisation de cette manifestation, sans doute fait-elle, entre autres, allusion à cela. Souvent critiquées par les compagnies de théâtre jeune public qui sont obligées de venir à Huy pour obtenir leurs subventions, ces Rencontres, principalement suivies par des professionnels, programmateurs ou autres, sont devenues un véritable marché et laissent peu de place(s) aux enfants. Les compagnies, dès lors, se produisent devant un faux public et le regrettent. De plus en plus nombreuses, elles jouent aussi moins souvent par la suite comme le rappelle Iota dans sa lettre d'adieu. Compagnie flamande, avant-gardiste et proche de la toute petite enfance, Iota est arrivée à Huy en 1999 quand la Chambre des théâtres pour l'enfance et la jeunesse (CTEJ) ne comptait qu'une quarantaine de compagnies. Elles sont 75 aujourd'hui mais le gâteau à partager reste quasiment identique...

Malgré ce contexte difficile, de jeunes troupes arrivent chaque année, pleines d'entrain, d'envies et de propositions. Parmi les nouvelles pousses, le Théâtre des chardons avec "Ici s'écrit le titre de la pièce qui nous parle d'Ante", un texte intéressant du Croate Ivor Martinic, qui évoque l'absence de mère également. Et ses conséquences. Quoi de plus triste qu'une fête d'anniversaire lorsqu'on lit la solitude et la peur du temps qui passe dans les pensées des chanteurs à venir ? Les notes sonnent faux et sonnent pourtant chaque année. Ante, un Juan Martinez très crédible dans le rôle de l'enfant, va souffler ses 12 bougies. Sa mère est partie d'éclats de missile voici 11 ans tandis qu'il doit se faire opérer chaque année à cause de ce moignon qui grandit. Il a perdu une jambe dans la bataille. Si l'on peut dire. Fusionnels et beaux garçons, le père, auquel François Delcambre donne une réelle présence, et le fils ne se quittent pas. Bien que Jela soit amoureuse de Josip et Ljubica, d'Ante. Même les efforts déployés par la voisine, grand-mère de substitution, pour élargir leurs horizons semblent vains.

Mis en scène par Jérôme Nayer, un jeune artiste qu'on avait déjà pu voir dans "Le Barbouti" d'Une Compagnie, "Ici s'écrit le titre de la pièce qui nous parle d'Ante", séduit tant par le jeu autodérisoire que par sa forme, annoncée. A mi-chemin entre la comédie et la série télé, le texte joue sur le second degré. Et multiplie les didascalies prononcées par les acteursnarrateurs

décalsés. Le tout en appréhendant, l'air de rien, la question du deuil et de l'enfermement dans un chagrin qui semble devenir confortable. De l'audace, ici aussi.